Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 23 (1878)
Heft: 13

Artikel: La guerre russo-turque en 1877-1878 [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-334893

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 13. Lausanne, le 6 Juillet 1878. XXIIIe Année

SOMMAIRE. — **La guerre russo-turque en 1877-1878**, (*Suite*). p. 273. — **Société des officiers de la Confédération suisse**, (*Section valaisanne*), p. 286. — **Nouvelles et chronique**, p. 288.

LA GUERRE RUSSO-TURQUE EN 1877-1878.

(Suite.)

Et en ce qui concerne les Russes, si avec des forces supérieures en nombre et en qualité à celles de leurs adversaires, ils n'ont pas obtenu des résultats aussi prompts et aussi décisifs qu'ils étaient en droit de l'espérer, nous l'avons déjà dit, c'est à leur défectueux plan d'entrée en campagne qu'ils doivent l'attribuer.

L'entrée en campagne des Russes nous a d'autant plus étonné que cette opération se trouve en contradiction flagrante avec les préceptes professés par Jomini qui, de son vivant, a été très écouté par les officiers russes et dont les livres sont encore lus, commentés et à juste titre très appréciés dans les sphères élevées de l'empire des Tzars.

Un communiqué, daté des rives du Danube, 4 septembre, dont nous croyons reconnaître le style et publié dans le *Nord*, du 11, reconnaît implicitement les fautes commises à l'ouverture des hostilités par les Russes et, comme nous, les attribue à une trop grande division des forces, amenée par des considérations politiques qui, dit-il, contrairement à la logique ont primé les exigences stratégiques.

Voici du reste un extrait de ce communiqué qui, tout en reconnaissant les fautes commises, cherche à les excuser.

« On ne doit pas se le dissimuler, la position, momentanée sans doute, de l'armée russe en Bulgarie a été entourée de difficultés.

» On la voit privée d'initiative, se maintenir sur la défensive et combattre l'ennemi dans une infériorité numérique fâcheuse qui rend tout succès chanceux et ne permet pas, le cas échéant, d'en profiter.

» Quelle est la cause de ce phénomène inattendu ? Nous n'hésitons pas à le dire, ce phénomène, transitoire sans doute, est la conséquence naturelle d'une cause primordiale que voici:

» On a subordonné l'objectif *stratégique* à l'objectif *politique*. C'est ce dernier qui a primé et a déterminé la conduite de la guerre.

» Quel était l'objectif politique ? il était puisé dans une pensée noble et généreuse. Il consistait dans l'occupation aussi intégrale que possible de la Bulgarie.

» Beaucoup de motifs militaient en faveur de cette entreprise. Le plus impérieux était de soustraire au plus tôt la nation bulgare à l'oppression intolérable des Osmanlis et d'affirmer par un fait accompli, l'émancipation de cette nation et ses droits imprescriptibles à l'autonomie.

» Cette idée, préconçue de longue date, devint, quand la guerre fut déclarée, le pivot autour duquel gravitèrent les opérations.

» Certainement on n'ignorait pas que l'occupation d'une province aussi étendue et la nécessité de la défendre deviendraient une charge fort lourde qui amènerait nécessairement une dissémination de forces, en absorberait une grande partie, et nous priverait de moyens suffisants pour nous livrer, à l'occasion, à une offensive décisive. Ceci admis, la question bulgare devait, dès que la parole était aux canons, rester secondaire.

» L'occupation de la Bulgarie devait être le résultat des opérations stratégiques et non le mobile de notre action militaire... »

Le général Jomini n'aurait pas mieux dit: en effet, ce sont les résultats heureux ou malheureux des opérations stratégiques qui amènent une bonne ou une funeste solution politique; donc à la guerre les exigences stratégiques doivent prévaloir sur les considérations politiques, parce que ces dernières sont subordonnées aux conséquences des premières, c'est-à-dire aux résultats militaires.

DEUXIÈME CAMPAGNE, PASSE DU BALKAN.

Janvier 1878.

La fin de 1877 a marqué le terme de la première campagne et le commencement de 1878, l'ouverture de la seconde campagne.

La reddition du camp de Plevna ayant rendu disponibles les nombreuses troupes, environ 120,000 hommes, qui jusqu'alors avaient été employées à son investissement, a permis aux Russes de reprendre une vigoureuse offensive sur tout leur immense front, qui s'étendait des bouches du Danube à la passe d'Orchani, située sur la route de Sophia.

Pendant les derniers jours de décembre, à l'est, la gauche des Russes, le corps Zimmermann, se porte de la Dobrudscha au-delà du mur de Trajan, pour refouler les troupes sorties de Varna; leur centre, le corps du grand duc héritier, marche de la Jantra vers le Lom, refoule les arrière-gardes qui couvrent la retraite des Turcs, et obsever les places de Routschouk et de Silistrie; à l'ouest, la droite des Russes, le corps de Gourko, qui, tout en cernant Plevna, de ce côté, observe aussi depuis la fin de novembre les passes d'Orchani et de Troyan, renforcé à la fin de décembre du IXe corps et d'une division de la garde, prend l'offensive et, par 15 degrés de froid se fraye un passage à travers les neiges et les glaces.

Le 1er janvier, Gourko refoule les Turcs du versant nord du Balkan sur son versant sud; le 2, après un rude combat, il les accule à Sophia; le 3, les Turcs abandonnent cette place, et le 4, Gourko y entre à la tête de ses troupes.

Le 8 janvier, Radetzky, qui depuis cinq mois défendait le col de Schipka, renforcé de la division Skobelew et d'une multitude d'autres troupes, fait attaquer par ses deux ailes le corps de Rassim pacha qui observait ce col. Les généraux Mirski et Skobelew qui conduisent ces attaques enveloppent les Turcs, les serrent de près, et le

9, après un combat sanglant, obligent Rassim pacha qui les commande à déposer les armes avec plus de 30,000 hommes.

Dès que les troupes russes avaient atteint le versant méridional du Balkan, les grands obstacles de la nature étaient vaincus.

Le passage des Balkans par les armées russes, effectué au plus fort de l'hiver par 15 degrés de froid, en présence d'un ennemi qui en défendait tous les cols, est une opération qui en fait d'obstacles à surmonter, de souffrances à endurer et de privations à supporter n'a pas sa pareille dans les annales de la guerre.

Sans doute le passage du Grand-St-Bernard a, comme celui du Balkan, présenté de grandes difficultés ; on a dû démonter les canons de leurs affûts et les traîner à bras d'hommes à travers la neige; mais le passage des Alpes, entrepris en mai, n'a pas eu comme celui effectué dans le Balkan, à braver les rigueurs de l'hiver et à surmonter les souffrances qui en sont résultées pour la troupe.

Si dans le Balkan les Russes ont eu à vaincre les rigueurs de l'hiver, l'armée qu'ils avaient à combattre était inférieure en nombre à la leur, sans consistance et démoralisée par une suite de revers; tandis que le premier consul qui, avec une armée de 60,000 hommes effectuait le passage des Alpes, pouvait rencontrer à la sortie de la vallée d'Aoste, à Ivrée, l'armée victorieuse de Mélas, forte de 120,000 hommes, qui aurait pu refouler le premier Consul dans les montagnes où il aurait infailliblement perdu son armée.

Quoiqu'il en soit des difficultés que les armées ont eu à surmonter dans l'un et dans l'autre de ces deux passages, pour nous faire une idée des souffrances que les troupes russes ont éprouvées dans le passage du Balkan, rapportons quelques fragments du rapport officiel de Gourko: « Les chefs de l'armée turque, dit le général russe, étaient parfaitement persuadés que le passage du Balkan à cette époque rigoureuse de l'année était complètement impossible. Le 25 décembre, la colonne qui s'était mise en marche vers Etropol eut à surmonter les plus grandes dificultés; la montée vers cet endroit étant très raide, et par suite de la proximité de l'ennemi, n'ayant pas pu tracer de route dans la neige, nous devions démonter les canons de leurs affûts, les mettre sur des traînaux et traîner canons et affûts à bras d'hommes à travers la neige. Les autres colonnes eurent également à soutenir de terribles luttes contre les éléments ; néanmoins le 27, les avant-gardes de ces colonnes atteignirent les hauteurs, et le 28, l'apparition de nos troupes sur le flanc droit des Turcs produisit une profonde impression dans le camp ennemi établi près de Schandornick. Les Turcs ouvrirent le feu de leurs ouvrages et la colonne du général Dandeville attira sur elle l'attention de l'ennemi.

» On se proposait de procéder le lendemain au déblaiement de la descente dans la direction de Mirkovo; mais vers six heures du soir commença une tempête; en moins d'une demi-heure toutes les communications entre le bivouac et les postes qui le couvraient furent interrompues; les ordres envoyés pour faire rentrer ces postes au bivouac ne parvinrent pas et les troupes restèrent dans les défilés. La tempête ne faisant qu'augmenter, les canons furent ense-

velis dans la neige et l'infanterie descendit dans un ravin au bord d'une forêt, et ce fut en vain qu'elle s'efforça d'entretenir les feux de bivouac, le chasse-neige les éteignit et elle dut passer cette nuit affreuse, par un froid de 15 degrés, sans pouvoir se réchauffer.

» Le 29, les chasse-neige continuant, les hommes gelaient par centaine sans abandonner leur poste jusqu'au moment où ils reçurent l'ordre de le quitter. Les troupes du bivouac allèrent à la rencontre de celles rappelées, et pour ne pas se perdre on dut planter des pêles et des fusils en guise de poteaux indicateurs.

» La colonne se concentra le 30 à Etropol; 13 officiers et 810 soldats durent sortir des rangs, ayant des membres gelés; 53 soldats étaient morts de froid ; malgré les malheurs de cette colonne, les troupes supportèrent la furie des éléments sans perdre pendant un seul instant le sentiment du devoir sacré pour tout soldat. Le 31, la colonne traversa les Balkans en passant par le défilé de Zlatitza, et deux jours après, le 2 janvier, son passage était terminé.

» C'est ainsi que s'est effectué ce passage extraordinairement difficile des Balkans, lutte de géant contre la nature et de laquelle le soldat russe est sorti complètement victorieux. »

Quoi qu'il en soit des souffrances que les troupes russes ont éprouvées dans ce passage des montagnes, maîtres des cols de Schipka, de Troyan, de Zlatitza et de la route de Sophia, les colonnes russes se précipèrent du haut des Balkans, par des vallées tortueuses vers la plaine d'Andrinople.

Gourko, avec les troupes qui ont passé par Troyan et Sophia, descend la vallée de la Maritza à la poursuite de Suleiman-pacha, le rejoint en deçà de Philippopolis, l'attaque le 17, coupe son armée en deux tronçons, lui enlève 110 canons, le met en déroute, et le 18 il entre dans cette ville.

Entre temps, Radetzky est descendu de Schipka par la vallée de la Tondja. Skobélef, qui commande son avant-garde, refoule devant lui tous ceux qui font mine de lui résister, accélère sa marche, et, le 20, il fait son entrée dans Andrinople, que les Turcs ont évacué conventionnellement, afin de laisser le champ libre aux négociateurs des deux partis qui devaient s'y réunir pour signer les préliminaires de paix.

Pendant que les troupes russes avaient forcé Plevna à se rendre et qu'elles s'étaient précipitées à travers les montagnes dans la plaine d'Andrinople, les Monténégrins avaient marché de succès en succès; leur dernière victoire, la prise d'Antivari, où ils sont entrés le 10 janvier, était défendue par une garnison turque et protégée par une escadre de navires cuirassés.

La prise de cette place a d'autant plus affecté les Turcs qu'ils ont pu constater combien la protection de la marine cuirassée est peu efficace pour soutenir ou couvrir une ville maritime attaquée du côté de la terre.

Les Serbes décidés, comme les Monténégrins, à secouer le joug du Sultan, n'avaient attendu que la chute de Plevna pour déclarer la guerre à la Porte. Dans les premiers jours de janvier, leur armée

s'était portée vers la frontière ; un faible corps, de concert avec des troupes roumaines, était allé mettre le blocus devant Widdin, tandis que le gros de leur armée marchait sur Nisch. Le 10 janvier, les Serbes arrivèrent devant cette place ; le 11, ils l'attaquèrent et elle se rendit sans opposer une sérieuse résistance.

Les défaites successives que les armées turques avaient éprouvées pendant la première quinzaine de janvier avait notablement altéré le moral des pachas et amené le désarroi dans la population comme dans l'armée turque. Néanmoins le divan, se berçant de l'espoir d'une intervention de la part de l'Angleterre, recule de jour en jour la conclusion d'un armistice.

Ce n'est que le 31 janvier, alors que les armées russes se trouvent à une marche de Stamboul, *et en mesure d'intercepter le canal des Dardanelles*, c'est-à-dire quand l'intervention immédiate par les armes de la Grande-Bretagne n'est plus guère possible, que la Porte se décide à signer les préliminaires de paix.

A l'heure où nous écrivons ce récit, les préliminaires ne sont pas encore officiellement publiés ; toutefois nous savons que, conformément aux conventions signées à Andrinople, la ligne de défense établie à hauteur de Tchekmedje, située à 30 kilomètres à l'ouest de Constantinople, a été remise aux Russes, et que l'espace compris entre cette ligne et le mur d'enceinte de la ville constitue une zone neutre pour les deux belligérants [1].

Les troupes russes se trouvent ainsi à une petite journée de Stamboul, et quoique l'escadre anglaise soit entrée dans la mer de Marmara, les Russes n'ont pas pris possession de cette capitale. Cependant ils ont occupé Samidié, situé dans la zone neutre ; mais dès que les vaisseaux anglais se sont éloignés de Constantinople, pour prendre le mouillage d'Ismid, les Russes ont quitté Samidié, et sont rentrés dans les limites prescrites par la convention [2].

Il est donc probable que l'éloignement de l'escadre anglaise est le résultat d'une transaction, par laquelle les Russes de leur côté s'engagent à ne pas entrer à Constantinople.

Cette transaction, si elle existe, est de bon augure ; elle témoigne en faveur d'une entente entre les puissances intéressées dans la solution de la question d'Orient.

Du reste, les quelques navires anglais qui sont entrés dans la mer de Marmara ne sauraient avoir d'autre but que celui que la reine de la Grande-Bretagne leur a assigné : la protection de leurs nationaux.

En effet, dans une guerre continentale, une expédition maritime sans troupes de débarquement ne saurait y prendre une part active,

[1] On trouve la description de la ligne de Tchekmedje, et des commentaires sur la valeur défensive qu'elle pourrait acquérir, dans une brochure que nous avons publiée lors de la guerre de Crimée, en 1854, et qui a pour titre : *Revue des événements militaires*. Il paraît que cette ligne, loin d'avoir la valeur défensive inexpugnable qu'on aurait pu lui donner, est si mal construite, qu'elle n'aurait pu résister à une attaque sérieuse. D'après le dire des journaux, l'entrepreneur chargé d'exécuter ces travaux de défense était un ânier.

[2] Cette première convention n'a pas été maintenue ; depuis les Russes occupent San-Stefano, situé dans la zone d'abord déclarée neutre.

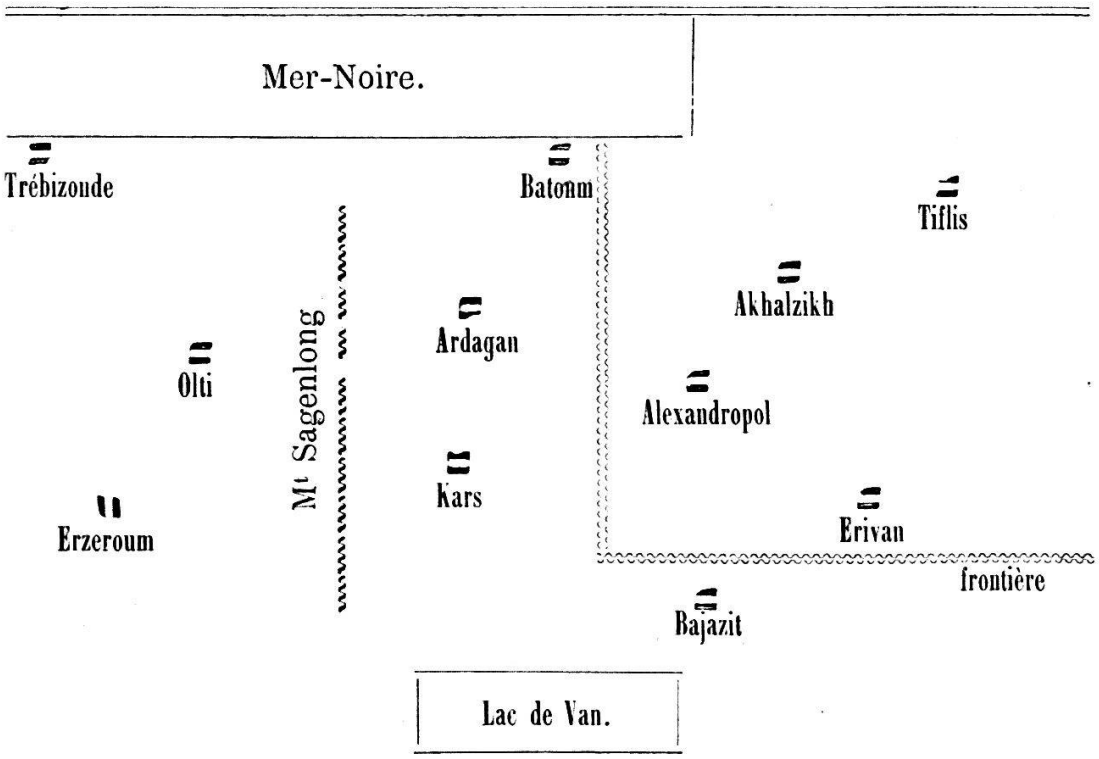
et les navires anglais ne peuvent pas avoir pour mission de brûler des villes turques et encore moins de combattre des flottes russes, cette puissance n'ayant pas de navire de guerre dans ces parages.

Nous observerons même que, dans la situation où se trouve l'escadre anglaise par rapport à l'emplacement des troupes russes, il serait imprudent de la part de l'Angleterre de provoquer la Russie : celle-ci, en moins de deux fois vingt-quatre heures, pourrait occuper à la fois Constantinople et Galipoli, ou un autre point du canal des Dardanelles ; fermer ce canal et tenir les vaisseaux anglais bloqués dans la mer de Marmara.

Il n'y a pas à en douter, si le foreign-office prévoyait un conflit, il rappellerait immédiatement son escadre de la mer de Marmara dans le mouillage de Besika. Donc, tant que les navires anglais resteront dans les eaux de Constantinople, c'est signe que la guerre entre la Russie et la Grande-Bretagne n'est pas imminente.

Campagne en Asie.

CROQUIS DU THÉATRE DE LA GUERRE EN ASIE



LÉGENDE :

Du lac de Van à la mer Noire 100 lieues ; de Tiflis à Erzeroum 100 lieues. La ligne pointillée partant de Batoum, indique la frontière qui sépare le Caucase de l'Arménie. Les montagnes de Saganlong représentées par une ligne brisée, se trouvent à 20 lieues à l'ouest de Kars, et s'étendent du nord au sud, de la mer Noire vers le lac de Van. C'est une barrière qui sépare Kars d'Erzeroum. Au début de la guerre Mouktar Pacha occupait les passages de ces montagnes avec le gros de ses forces.

En 1829, Paskievitch, après avoir pris Kars, assez mal fortifié alors, a forcé les défilés de Saganlong, et a ensuite marché sur Erzeroum qui s'est rendu sans opposer de résistance.

En 1855, le général Mouravief, avant d'établir le siége devant Kars, a poussé le gros de son armée jusque dans les défilés du Saganlong, n'y trouvant pas l'ennemi en nombre, il est revenu sur ses pas pour faire le siége de Kars qui a capitulé après une longue résistance.

L'armée russe du Caucase avait plus de 120,000 hommes de troupes régulières et environ 50,000 Cosaques et irréguliers. Cette armée était commandée par le grand-duc Michel, aidé par le lieutenant-général Loris-Mélikof et par le major-général Duchowisky, comme chef d'état-major. Les généraux Devel et Tergoukassof étaient les principaux lieutenants du grand-duc.

Il serait difficile de fixer même approximativement les forces turques, leur armée étant en grande partie composée d'irréguliers, tels que Kurdes, etc., sans organisation aucune. Moukhtar pacha commandait les forces turques et avait Ismaïl pacha pour principal lieutenant.

Au commencement d'avril 1877, les corps russes s'étaient rapprochés de l'Arménie, prêts à passer la frontière dès qu'ils en recevraient l'ordre. La guerre ayant été déclarée le 24, le 25 les Russes envahissent l'Arménie par plusieurs points à la fois : leur droite marche d'Akhalzikh sur Batoum, situé sur le littoral de la Mer-Noire ; leur centre se porte d'Alexandropol vers Kars et vers Ardagan ; leur gauche se dirige par la route d'Erivan sur Baiazit, situé dans la direction du lac de Van. (voir le croquis.)

En Asie, comme en Europe, les Russes commettent la faute d'opérer sur un front beaucoup trop large. Néanmoins leurs adversaires se retirent partout où les Russes se présentent. Le 30, Tergoukassof, avec la gauche, parti d'Erivan, enlève Baiazit. Le centre, sorti d'Alexandropol, se divise en deux colonnes ; la plus forte se porte sur Kars pour mettre le siége devant cette forteresse ; l'autre marche sur Ardahan. Le 4 mai, celle-ci arrive devant les forts avancés de cette place, les canonne et les enlève d'assaut. Le lendemain 5, les Turcs, voyant leurs principales défenses au pouvoir de l'ennemi, abandonnent la place. Les Russes, trouvant Ardahan sans défenseurs, s'en emparent sans combat et y trouvent une centaine de bouches à feu, des arsenaux et des magasins bien approvisionnés. Leur droite, sortie d'Akhalzikh, marche sur Batoum ; chemin faisant, elle enlève plusieurs forts, où elle laisse des garnisons. Arrivée sur le littoral, elle livre une suite de combats avec des chances diverses, mais sans résultats utiles.

Pendant le mois de mai, les Russes continuent leur marche offensive. Leur gauche laisse une garnison dans Baiazit et se porte en avant. Vers la fin de mai, elle arrive à deux marches d'Erzeroum. Leur centre, après avoir mis le siége devant Kars, se porte également en avant, traverse les montagnes du Saganlong et, au commencement de juin, arrive non loin d'Erzeroum. La colonne d'Ardahan avait dirigé un détachement sur Olti. La droite continuait à s'escarmoucher avec des chances diverses le long du littoral.

Entre temps Mouktar avait battu en retraite vers Erzeroum et s'était arrêté dans une bonne position à quelques milles de cette capitale. Là le pacha avait appelé à lui tous ses détachements et le 20 juin il avait reçu de Trébizonde des renforts considérables.

Les Russes ayant laissé le gros de leurs forces pour investir Kars et disséminé le restant de leur armée sur un immense front, les corps qui étaient courus vers Erzeroum, se sentant trop faibles pour attaquer Mouktar dans sa position, dans les premiers jours de juillet, se décident à retourner sur leurs pas et à repasser le Saganlong. Mouktar les poursuit et le 9, il sont obligés de lever le siége de Kars.

Loris-Mélikoff se retire avec le centre sur Alexandropol, et Tergoukassof ramène la gauche vers Erivan.

En Asie comme en Europe, le plan d'entrée en campagne des Russes, nous l'avons déjà dit, laissait beaucoup à désirer; il paraît du reste que pour l'adoption de ce plan il y avait eu deux tendances très marquées: les uns voulaient avant tout investir Kars, ouvrir le siége et le prendre; les autres, Loris-Mélikoff, entre autres, dit-on, voulaient d'abord courir sus à Mouktar, défaire son armée et ensuite prendre Kars.

Cette dernière tendance était la bonne; en la suivant on se serait conformé au vrai principe de la stratégie, mise en pratique par Moltke, avant d'investir Paris, en 1870. — Ce principe consiste: « à aller d'abord à la recherche de l'armée en campagne, à manœuvrer » de manière à la couper de sa base, à la détruire, et à enlever en» suite la position par un blocus, par un siége en règle ou par une attaque brusque, selon les occurences. »

Si les Russes s'étaient conformés à ce précepte, il est peu probaqu'après trois mois de luttes sanglantes, ils se fussent trouvés au point où ils en étaient à l'ouverture des hostilités.

Quoiqu'il en soit, on était alors vers la mi-juillet; pour les Russes la campagne était à recommencer, et pour reprendre l'offensive ils devaient attendre des renforts qui ne pouvaient leur arriver que lentement.

Entre temps, Tergoukassof, qui avait laissé des troupes dans la citadelle de Baiazit bloquée par une division d'Ismaïl et des nuées de Kurdes, se décide à les délivrer. Le 10 juillet le général ayant reçu un renfort qui porte son corps à 16 bataillons, 7 régiments de cavalerie et 30 canons, fait un retour offensif et le 13 de grand matin il arrive devant Baiazit. Une brigade d'Ismaïl en position au nord de la place veut d'abord barrer le passage à Tergoukassof, mais bientôt se sentant trop faible pour arrêter les Russes, elle se replie sur une autre brigade qui venait à son secours. Ces deux troupes sont à peine réunies que les Russes les assaillent et leur enlèvent un millier de prisonniers et trois canons. Tergoukassof dégage alors la garnison de la citadelle, et bien qu'il emmène un grand nombre de malades, Ismaïl le laisse rentrer paisiblement dans sa position sans l'inquiéter dans sa marche en retraite.

Pendant que Mouktar avait refoulé les Russes au-delà de la frontière de l'Arménie, les Turcs avaient débarqué des troupes à Soukhom-Kalé, dans le but d'insurger le Caucase sur le derrière de l'armée russe. Cette expédition, qui au premier abord semblait avoir des chances de succès, ne tarda pas d'échouer. Vers la fin d'août les troupes turques étant rappelées ramenèrent avec elles trois mille émi-

grants dont on n'a pu tirer aucun parti, et qu'on a même été obligé de rapatrier en grande partie.

Vers cette même date la vallée du Térek et le Daghestan s'étaient en partie soulevés; mais ce n'était que des soulèvements partiels qui ont été promptement réprimés, et qui n'ont eu d'autres conséquences que de retarder de quelques jours l'arrivée des secours à l'armée du grand duc Michel.

Depuis la fin de juillet jusqu'au commencement d'octobre les Turcs et les Russes se sont tenus sur la défensive, en s'observant réciproquement. Pendant ce laps de temps les troupes des deux partis se sont livrés de rudes et de sanglants combats, mais sans resultats.

Au nord sur le littoral de la mer Noire, les Russes ne se sont maintenus autour de Batoum qu'en luttant constamment avec l'ennemi; au centre pour conserver Ardahan, il ont eu à repousser plusieurs attaques, et leur armée campée à l'est d'Alexandropol, a pu s'y maintenir sans peine non loin des collines sur lesquelles dans la poursuite Moukhtar avait arrêté son armée; au sud entre Baiazit et Erivan, Tergoukassof et Ismaïl se sont livrés des combats acharnés, pour rentrer ensuite chacun dans sa position respective.

A la suite de cette longue période de luttes aussi sanglantes que stériles, dans les premiers jours d'octobre, les Russes ayant reçu les derniers renforts, leur centre sous les ordres du grand duc Michel, prend l'offensive, attaque les avant-postes des Turcs. Ceux-ci étant trop faibles pour soutenir des attaques sérieuses, Moukhtar les retire sur le gros de ses forces, campées à 20 kilomètres à l'est de Kars, sur trois collines couvertes de retranchements, mais trop éloignées les unes des autres pour offrir une bonne position défensive.

Après ce premier succès les Russes s'arrêtent pendant quelques jours, et ce n'est qu'après avoir bien reconnu l'emplacement de l'ennemi qu'ils l'attaquent dans sa position.

Le 14, le général Lazaref tourne le mont Orloch, la colline la plus avancée et la plus accessible, l'escalade en la prenant à revers, en chasse les défenseurs et aborde ensuite le mont Avliar, le centre de la position turque.

Le lendemain, 15, le général Heymann attaque de front ce centre que les Turcs avaient solidement fortifié, dans la prévision d'assurer leur ligne de retraite sur Kars. Les défenseurs du mont Avliar, assaillis de front par Heymann et menacés sur leurs derrières depuis la veille par Lazaref, perdent confiance, lâchent pied, se sauvent avec Moukhtar dans Kars en abandonnant aux coups de l'ennemi trois de leurs divisons campées à leur droite sur le mont Aladja.

Les Russes débarrassés de la gauche et du centre de l'armée de Moukhtar, enveloppent les trois divisions restées sur le mont Aladja, et celles-ci, après avoir repoussé plusieurs attaques, éprouvé de grandes pertes en morts et blessés, sont obligées de déposer les armes et de se constituer prisionnières.

Dans cette journée l'armée de Moukhtar est entièrement défaite: sept pachas, une vingtaine de mille hommes, 30 canons, ses munitions et son matériel de guerre sont tombés au pouvoir des Russes.

Dès qu'Ismaïl pacha apprend le désastre éprouvé par Mouhktar il se décide à quitter la position qu'il occupe du côté d'Erivan, en face de Tergoukassof pour se retirer sur Erzeroum.

Après la défaite de Moukhtar sur le mont Aladja, le corps d'Ismaïl étant la seule force sérieuse dont les Turcs disposaient encore en Arménie, le grand duc voulant la défaire aussi, détache de son centre un corps vers sa gauche avec mission de prévenir Ismaïl sur sa ligne de retraite, et enjoint à Tergoukassof de le talonner de près. Le pacha, harcelé en queue par Tergoukassof et menacé sur sa gauche par les troupes détachées pour le prévenir sur sa ligne de retraite, se rabat par sa droite vers le sud, échappe aux poursuites des Russes, et va rejoindre Moukhtar sur les hauteurs de Deveboyoun, en avant d'Erzeroum.

Si la manœuvre tournante du grand-duc n'a pas amené le résultat auquel elle semblait devoir aboutir, c'est parce que dans de vastes contrées l'armée en retraite trouve toujours de grands espaces libres pour s'échapper du côté opposé d'où elle est débordée, et aussi par la raison que dans de telles contrées il est très difficile d'acculer une armée à un obstacle naturel, à une mer ou à un Etat neutre. Ce sont ces mêmes causes qui, en 1812, ont amené Napoléon à Moscou. Voici comment : En partant de Paris, il n'avait nullement l'intention de poursuivre les Russes jusque dans leur ancienne capitale. Il comptait sur l'efficacité de ses judicieuses conceptions stratégiques pour terminer la guerre en une seule campagne et sans dépasser Smolensk. Pour réaliser son projet, dès qu'il avait passé le Niémen, le grand capitaine pénétra comme un coin entre l'armée de Barclay, qui avait son quartier-général à Vilna, et celle de Bagratien, qui se trouvait à Minsk. Par cette manœuvre, il comptait couper au moins l'une de ces deux armées de sa ligne de retraite et l'obliger à déposer les armes, et il espérait qu'un tel succès ne manquerait pas de décider l'empereur Alexandre à solliciter la paix.

Mais dans cette vaste contrée les manœuvres stratégiques sur lesquelles Napoléon fondait toutes ses espérances ne produisirent pas les résultats qu'elles eussent amenés dans l'occident de l'Europe, en Italie, en France, en Belgique et en Allemagne. Quand il parvenait même à déborder des corps russes, alors qu'il les croyait sûrement en son pouvoir, ceux-ci trouvaient toujours le moyen d'échapper latéralement dans l'espace qui semblait n'avoir point de limites. Ces continuelles déceptions ne le déconcertent pas; confiant dans ses conceptions stratégiques, que le vulgaire appelait son heureuse étoile, l'idée d'acculer l'une ou l'autre des deux armées russes soit à la Dvina, soit au Dnièpre ne l'abandonne pas et l'amène d'abord à Vitebsk, puis à Smolensk, qu'il n'avait pas l'intention de dépasser. Mais là il obtient un demi succès qui le fait changer d'avis, et il continue à poursuivre l'armée russe jusque sur la Moskowa, où pour son malheur il gagne une bataille qui le décide à poursuivre l'armée du vieux Koutousof dans Moscou.

Là il espère vainement trouver la paix. Alexandre refuse de traiter avec un ennemi qui occupe sa capitale, et le grand capitaine est obligé d'effectuer une retraite, qui dégénère bientôt en un désastre.

Quoi qu'il en soit des manœuvres stratégiques dans ces vastes contrées, pendant que Moukhtar et Ismaïl opéraient leur retraite vers Erzeroum, Loris-Mélikof avait de nouveau investi Kars, et Heymann et Tergoukassof poursuivaient les débris des armées des deux pachas, qui firent leur jonction en avant d'Erzeroum, sur la hauteur de Deveboyoun, où ils s'arrêtèrent pour tenter de nouveau le sort des armes.

Le 3 octobre, les deux généraux russes étant arrivés devant les hauteurs sur lesquelles sont campés les Turcs, se concertent et prennent des dispositions pour attaquer les pachas le lendemain.

Le 4, de grand matin, Heymann fait tourner par une de ses divisions la gauche des hauteurs de Deveboyoun. Dès que le canon de cette division l'avertit qu'elle est engagée, le gros de ses forces et celles de Tergoukassof attaquent les Turcs de front, rompent leur centre, s'emparent de leurs canons, et refoulent les pachas avec les débris de leurs armées en désordre dans la forteresse d'Erzeroum.

A la suite du combat du 4, les Russes commencèrent à investir Erzeroum et tentèrent d'enlever les forts avancés de la place, afin de la cerner de près. Le 9, ils pénétrèrent dans un de ces forts, élevés sur le mont Assizié, mais ce fort se trouvant sous le feu de la forteresse, après avoir encloué ses canons et fait 500 prisonniers, ils durent l'abandonner avec perte de 400 hommes hors de combat.

Pendant que Heymann et Tergoukassof commencent à investir Erzeroum, Loris-Mélikof repousse plusieurs sorties de Kars, se rapproche des forts avancés de la place et prend des dispositions pour les enlever par une attaque brusque.

Kars et sa citadelle sont bâtis sur un rocher, enveloppé au nord et à l'ouest par une petite rivière, la Karschia, qui coule dans un vallon étroit, à berges rocheuses, qui rendent la ville et la citadelle inaccessibles sur ses deux faces. La forteresse, la ville, forment un carré de 600 mètres de côtés. Elle est entourée d'une vieille muraille flanquée de tours et précédée, au sud et à l'est, sur ses deux faces vulnérables, par deux fronts bastionnés. La forteresse même n'a qu'une bien médiocre valeur défensive ; mais en 1854, des ingénieurs anglais ont élevé, sur un rayon de deux à trois kilomètres autour de la place, une ceinture d'ouvrages formant camp retranché et c'est derrière cette ceinture de forts, modifiée en 1877, que les Turcs ont établi la défense de Kars. D'après le plan des ouvrages élevés en 1854, plan que nous avons sous les yeux, le fort des Arabes et celui de Chaitak, tous les deux situés sur le Kara-Dagh, à l'est de la ville, sont les points d'attaque du camp retranché, parce que la prise de ces forts doit entraîner la chute de Kars, le noyau et le réduit du camp retranché.

Loris-Mélikof décidé à enlever cette position, mais jugeant sans doute que devant un camp retranché une attaque pied à pied n'a pas de chance d'aboutir, et qu'en outre elle fait perdre un temps précieux, exige de grands sacrifices en hommes, en matériel et en munitions, au lieu d'ouvrir un siége régulier, se borne à investir la position et à élever, le plus près possible du camp retranché,

des masques en terre, derrière lesquels il se propose de réunir ses colonnes d'attaque et d'où celles-ci partiraient pour livrer des assauts.

Ces travaux étant terminés vers la mi-novembre, dans la journée du 17, les colonnes d'assaut sont désignées, et dans la soirée chacune d'elles va prendre l'emplacement qui lui est assigné. Leurs instructions portent que pendant la nuit elles feront des démonstrations sur tout le périmètre du camp, sauf contre les forts du Kara-Dagh, qu'on ne doit assaillir qu'alors que les démonstrations auront attiré l'attention des défenseurs sur les autres points.

Ces démonstrations, conduites avec beaucoup d'ordre et d'entrain, ne s'en tiennent pas seulement à des menaces, elles attaquent sérieusement et parviennent à enlever plusieurs redoutes au sud de Kars, qui distraient ainsi l'attention des Turcs du Kara-Dagh, la clef de la position, pour l'attirer presque exclusivement vers les ouvrages qu'on venait de leur enlever.

Loris-Mélikof, qui se trouvait avec les troupes chargées d'enlever les forts du Kara-Dagh, jugeant alors le moment venu de les attaquer, ordonne que les troupes s'ébranlent : le jour commençait à poindre, les colonnes sortent de leurs abris, gravissent l'escarpement du Kara-Dagh, se lancent à travers la plaine qui les sépare des forts, arrivent en quelques minutes sur la contrescarpe, sautent dans les fossés dépourvus d'eau, abattent les palissades à coups de hache, escaladent l'escarpe, arrivées sur la berge, font une décharge générale et sans recharger leurs armes, sautent sur les parapets, envahissent le terre-plein et assaillissent à la baïonnette tous ceux qui font mine de leur opposer de la résistance. En un instant les Turcs sont refoulés hors des forts du Kara-Dagh et, le 18, entre 7 et 8 heures du matin, le drapeau russe flotte sur tous les ouvrages de la montagne qui domine la ville.

La garnison, forte de 20,000 à 25,000 hommes, ébranlée par la lutte et par la perte de Kara-Dagh, abandonne la place et le camp retranché et cherche son salut dans la fuite ; mais la cavalerie russe, qui occupe la ligne de retraite des Turcs vers Erzeroum, barre le passage aux fuyards, et 7 pachas, 800 officiers, et 17,000 hommes sont obligés de déposer les armes. Les Russes trouvent en outre dans Kars plus de 300 bouches à feu et un matériel considérable. Cette brillante journée leur a coûté 74 officiers, dont un général, et 2260 hommes tués et blessés.

C'est la troisième fois dans ce siècle que Kars est tombé au pouvoir des Russes ; Paskievitch a pris cette place en 1829, et Muravief, après l'avoir bloquée pendant plusieurs mois, y est entré par capitulation en 1855.

La nouvelle de la prise de Kars, qui a en quelque sorte marqué le terme des opérations militaires en Arménie, a produit une vive impression en Europe. En Angleterre, les journaux s'accordèrent à proclamer que cette nouvelle victoire des armées russes devait être considérée comme un coup funeste porté à la sécurité de leur empire des Indes ; et à cette occasion les plus ardents de la presse

exprimèrent l'idée que l'occupation de cette importante forteresse par les troupes moscovites devait infailliblement mettre plus que jamais à l'ordre du jour la question de voir jusqu'où cette occupation peut compromettre les intérêts de la Grande-Bretagne.

Sur cette question, les hommes d'Etat de l'Angleterre sont loin de s'entendre ; dans le ministère même, il y a une grande divergence de vue ; deux membres du cabinet, le ministre des affaires étrangères et le ministre des colonies, se sont retirés, et les libéraux ne sont guère d'accord sur l'influence que l'occupation de Kars par les Russes peut exercer sur l'empire des Indes anglaises.

Sur ce sujet, voici comment s'est exprimé M. Forster : « Je suis aussi déterminé à défendre nos colonies et à préserver notre empire indien qu'aucun homme dans ce royaume. Il y a eu beaucoup de discussions dans ces derniers temps au sujet des responsabilités de notre position par rapport à nos colonies. J'accepte ces responsabilités, et je défendrai notre position, je combattrai pour la route vers l'Inde à travers le canal de Suez, mais non pas, ainsi qu'on l'a dit à Bristol, pour la route passant par dessus les montagnes de l'Arménie. Il n'y a pas de crime plus grave que celui de plonger son pays dans une guerre inutile, il ne faut la faire que pour les intérêts légitimes du pays ou pour accomplir un devoir. »

Lord Cornavon, M. Gladstone, sir Harcourt et d'autres hommes d'Etat se sont exprimés comme M. Forster sur le même sujet.

Et, à propos de la guerre de Crimée, Cobden disait dans une lettre écrite en décembre 1853, et publiée récemment par le *Daily-News*, « Je ne crois pas qu'aucun pays pourrait gagner de rapides avantages par l'acquisition de Constantinople. Son importance dans l'équilibre du monde civilisé est fort exagérée. Elle est située dans un « cul-de-sac, » en dehors de la route des grands empires commerciaux de notre époque, et bien que ce fut un emplacement très important pour une capitale du monde, il y a 1500 ans, alors que le monde civilisé était dans les pays méditerranéens, elle doit à jamais jouer un rôle insignifiant en comparaison de Londres, Liverpool, New-York, Marseille et une dizaine d'autres villes que je pourrais citer. Si nous laissons les demi-barbares des rives du Danube et des côtes de la mer Noire livrer leurs propres batailles, peu d'effet sera produit sur le monde civilisé ; mais si un coup de canon hostile est échangé entre de grandes puissances chrétiennes, la lutte prendra des proportions très différentes, toute l'Europe sera en commotion et cela sera entrepris dans le but sans espoir et ingrat de conserver les Turcs en Europe, tandis qu'il n'y a probablement pas un homme d'Etat parmi nous qui croie consciencieusement qu'en l'an de grâce 1900 il restera un seul Turc en Europe, si ce n'est quelques résidents temporaires dans un Etat chrétien. »

Du reste, la forteresse de Kars, nous l'avons déjà dit, est loin d'avoir l'importance politique ou stratégique qu'on veut bien lui attribuer ; si elle jouit encore d'un certain prestige, c'est parce que dans l'antiquité, ce nid d'aigle a souvent résisté à des attaques furibondes de peuplades à demi-sauvages. Kars est même sans importance au point de vue du commerce, C'est Erzeroum qui est le lieu de tran-

sactions, l'entrepôt de l'Arménie. Les caravanes partant de la mer Noire, de Trébisonde, passent par cette capitale, soit pour y entreposer leurs chargements, soit pour continuer leur route vers le golfe Persique, ou par la Perse vers l'extrême Orient.

Quoi qu'il en soit de l'importance de cette place, la prise de cette forteresse et les désastres que Moukhtar venait d'éprouver successivement sur les hauteurs d'Aladja et de Deveboyoun avaient démoralisé le peu de troupes qui lui restaient et l'auraient mis dans l'impossibilité de garder Erzeroum plus longtemps, si l'armistice n'était pas venu arrêter les hostilités

Nos prévisions sur la guerre russo-turque, publiées avant l'ouverture des hostilités, en avril 1877, dans un fascicule qui a pour titre : *Considérations sur la guerre future*, ont été très mal appréciées ; on les a crues empreintes d'un russophilisme outré.

Erreur. C'est le calcul basé sur la logique des faits qui a guidé notre raisonnemeut : nous avons examiné la situation politique et militaire des grands Etats de l'Europe ; les ressources de la Turquie, comparées à celles de la Russie, c'est-à-dire les forces morales et matérielles des deux puissances qui allaient entrer en guerre, et nous en avons déduit les conséquences qui, selon les probabilités, devaient en résulter. *(A suivre.)*

Société des officiers de la Confédération suisse

Section valaisanne.

La fête cantonale de la société du Valais a eu lieu à St-Maurice, les samedi et dimanche 29 et 30 juin écoulé, en même temps que la réunion annuelle de la société de tir *la Cible*.

La combinaison d'une partie du programme entre les deux sociétés, en faisant de ces deux jours une fête générale pour la localité, a donné à cette réunion un cachet tout particulier ; le programme lui-même, des mieux préparés, alliait le travail, le devoir et le plaisir ; la cordiale réception de la population de St-Maurice donnait à l'ensemble un caractère particulièrement joyeux.

A 3 heures après-midi, le samedi, les officiers accourus des diverses parties du pays se réunissaient à la gare pour recevoir le drapeau de la société, apporté de Brigue par M. le conseiller national Clausen, ancien président. Le cortège se forme, et traversant la ville, entièrement pavoisée, se rend à la place du Parvis où a lieu la réception officielle par M. le colonel de Cocatrix, président en charge.

Après la reconnaissance des logements, le cortège se forme de nouveau pour se rendre à la grotte des Fées, dont les souterrains illuminés retentissent longtemps des échos des tambours. Une excellente collation attend la société à la sortie de la grotte.

Le soir, cortège aux flambeanx pour se rendre au stand, situé à quelques minutes de la ville, et où a lieu une soirée familière que l'excellente musique de St-Maurice transforme bientôt en bal champêtre.

Dimanche matin, à 7 $^1/_2$ heures, réunion des officiers pour se rendre à la messe qui se célèbre *ad-hoc* à l'église abbatiale, puis ensuite assemblée générale au théâtre. Dans cette assemblée, en outre des affaires administratives courantes, se traite la question des mesures disciplinaires à prendre lors de la rentrée des troupes dans leurs foyers dès le